

Un rat dans la machine à laver



CATHERINE GENDRON

À mon fils.

« La réalité est une fiction comme une autre. »

Jorge Luis Borges

Sommaire

Prologue.....	9
Aline	11
Agnès.....	45
Alba	107
Ariane	163
Sarah Balzinger	183
Épilogue.....	197

Prologue

Au fond du trou, un rat, au fond du rat, un homme, *au fond de l'homme, une femme, au fond de la femme, un enfant. Au fond du trou, il n'y a rien peut-être* ni rat, ni homme, ni femme, ni enfant. Rien ni personne, au fond. Au fond, du silence, du *vide et c'est ça le pire, s'apercevoir qu'au fond il n'y a personne, absolument rien.*

Si vous me demandez de décrire le rat, je dirais *qu'il s'agit d'un rat gris d'une taille un peu supérieure à celle des rats ordinaires qui hantent les caves et les greniers. Reconnaissable à ses yeux, deux taches rouges luisantes comme des braises.*

Si vous me répondez que les rats ordinaires n'ont pas les yeux rouges, je veux bien reconnaître que ce rat, en effet, est d'une espèce particulière...

Mais eux c'était toute l'histoire qu'ils voulaient, voler ma vie ne leur suffisait pas et, comme je ne leur donnais rien, ils l'inventaient, chacun à leur manière. Seulement ils n'avaient pas d'imagination. De l'expérience, du savoir, mais pas l'imagination. Ou bien ils redoutaient de s'en servir.

Au début, là où ça a commencé, il a fallu y revenir, *y revenir sans cesse. Pas de zone d'ombre pour qu'ils comprennent. Essentiel pour eux de comprendre, pour ça qu'on les paye, leur profession l'exige ou bien leurs sentiments à mon égard. Non, ils n'avaient pas de sentiments à mon égard. Des principes mais pas de sentiments.*

On ne naît pas fou. Les autres vous rendent fou. Eux nous rendaient fou. La folie a ses raisons et eux *leurs hypothèses. Jamais d'accord sur rien en ce qui me concerne, passant des heures à débattre, pronostics, diagnostics, protocoles, tandis que moi je comptais les heures en tournant dans ma cage. Ils ont fait de moi un rat, ensuite ils ont analysé mes traces à la recherche de ce qui restait d'humain. Il fallait bien inscrire quelque chose dans leurs dossiers. Mais l'histoire n'y était pas. Je n'étais pas dans leur histoire.*

Au fond du trou il y a bien eu un homme un jour, *sur un quai de métro, une femme aussi. C'est par là qu'il faut commencer, un homme debout rasé de frais, vêtu d'un costume sombre et d'une chemise blanche. Cet homme, Paul Nadal, c'est moi. Conseiller financier dans une banque américaine boulevard de l'Opéra. Je venais d'avoir trente ans. Il était huit heures trente, je me rendais à mon travail.*

Aline

Un train entre en gare, pour votre sécurité éloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît. Le métro a du retard, le quai grouille de corps agglutinés contre le mien, quelques-uns transportent des maladies mortelles impossibles à déceler à l'œil nu et d'autres, dans leur cerveau des pensées tout aussi dangereuses qu'ils peuvent mettre en actes à n'importe quel moment. Toutes ces haleines matinales qui se glissent dans mon cou, la sensation de tous ces corps collés au mien est intenable.

La rame fracasse le silence, des visages s'écrasent contre les vitres, les portes tardent à s'ouvrir puis déversent un flot de gens, éloignez-vous de la bordure du quai, hurle la voix.

Il vient de se passer quelque chose mais de là où je me trouve je ne vois rien. Des gens déboulent sur le quai, de plus en plus nombreux. Ils veulent savoir pourquoi la rame s'est immobilisée brusquement. Quelqu'un dit : une femme est tombée...

Éloignez-vous de la bordure du quai, les hommes et les femmes de la brigade du métro tentent de se frayer un chemin parmi la foule.

En raison d'un accident de personne, le trafic est interrompu. La voix nous dirige vers les correspondances. Certains s'emparent de leur téléphone portable, d'autres se précipitent pour prendre des photos, les gens ne veulent pas partir tant qu'on ne leur dira pas ce qui s'est passé. Les gens sont comme ça, ils veulent savoir jusqu'au moindre détail, comme si ça leur était aussi nécessaire que de respirer, de boire ou de manger. Ils veulent savoir ce qui reste de la femme tombée sur le quai. Moi aussi je veux savoir. La foule piétine et s'impatiente, bloquée aux issues trop étroites. En attendant les forces de l'ordre, les agents peinent à canaliser le flot.

Ceux qui ont vu racontent, *ça s'est passé en un éclair*, le choc de la rame contre le corps de la femme. Ceux qui n'ont rien vu mais se trouvaient là expliquent à ceux qui viennent d'arriver, *le chauffeur n'a pas pu freiner*, la femme est tombée au moment où repartait la rame. Les gens voudraient voir à quoi ça ressemble le corps écrasé par une rame de métro, le corps de quelqu'un qui se tenait il y a quelques secondes tout entier à côté d'eux. C'est plus fort qu'eux, il faut qu'ils voient. Un homme serre un sac de femme contre sa poitrine, le sac de la femme tombée à terre quand elle a basculé. Les agents voudraient récupérer le sac mais l'homme s'y agrippe comme si c'était la femme qui se trouvait entre ses bras et qu'il tentait de la retenir.

Des agents descendent sur les voies, accompagnés de médecins et d'infirmiers du Samu. Je crois apercevoir un morceau de tissu rouge accroché entre les rails juste à l'entrée du tunnel. J'imagine la robe

qui recouvrait le corps de la femme et le visage de la femme qui la portait. Était-ce bien une robe ou plutôt un manteau, une écharpe ? Était-ce une vieille femme ou une très jeune fille ? Se rendait-elle au travail ou à un rendez-vous important ou bien nulle part ? Il m'arrive parfois de descendre dans le métro sans aucune idée de l'endroit où je vais. Je choisis un couloir, le longe jusqu'au bout, monte dans la rame à quai et une fois à l'intérieur décide d'un chiffre. Si c'est le cinq, je descends à la cinquième station. Le choix du chiffre se fait en divisant ou multipliant le nombre de personnes présentes dans la travée centrale par le jour du mois en cours.

Où se rendait cette femme ? Quelqu'un l'attendait-il ? Qui peut bien attendre une femme qui se jette sous une rame de métro à huit heures trente du matin ? Son enfant resté seul à la maison parce qu'elle travaille de nuit et rentre chez elle au matin ? Un homme, mari, amant, ou bien personne ? Ce qui expliquerait son geste, mais je ne cherche pas d'explication, rien ne prouve qu'elle se soit jetée ni qu'on l'ait poussée ou qu'elle ait glissé involontairement. À quoi ressemblait le visage de la femme ? Avais-je croisé son regard, un jour où elle se tenait à côté de moi sur ce quai ? Il y a longtemps ou ce matin même juste avant l'accident ? Le flot des voyageurs s'écoule lentement m'entraînant vers les sorties puis s'éparille dans les couloirs.

A-t-elle arpenté le boulevard Poissonnière, posé les yeux sur les vitrines des grands magasins où elle a acheté la robe rouge qu'elle portait au moment de l'accident ? Je crois entendre le bruit de ses pas derrière moi, reconnaissable entre tous, le claquement de talons sur l'asphalte, elle porte un manteau rouge

dont le col est relevé sur son visage. Elle presse le pas, le claquement se rapproche, je passe devant la banque sans m'en apercevoir tant la présence de la femme occupe mon esprit.

Je travaille dans cette banque depuis dix ans et c'est la première fois que j'arrive en retard. Le chargé de clientèle fume une cigarette sur le trottoir. Nous restons quelques minutes à parler des raisons qui poussent les gens à se jeter sous des trains, alors que je suis déjà en retard et que je ne parle jamais avec le chargé de clientèle dont la conversation tourne essentiellement autour de ses projets de carrière et de vacances consacrées à tester toutes sortes de sports coûteux dans des contrées pauvres et lointaines.

Le responsable du service est dans le hall d'entrée en compagnie d'une jeune femme blonde, une stagiaire chargée de l'accueil engagée pour quelques mois. La main de la jeune femme se tend, elle ose à peine lever les yeux vers moi. Personne ne m'a prévenu de l'arrivée d'une stagiaire. Elle porte autour du cou une chaînette en or avec un cœur surmonté d'un minuscule diamant.

Je peine à commencer la moindre tâche, mes pensées m'entraînent inexorablement vers le corps de la femme sous la rame du métro. Je me demande s'il restera des traces de l'accident ce soir et si les journaux ou la télévision en parleront demain.

Paul, Aline Stiller, notre nouvelle stagiaire. À midi, le responsable de l'agence nous offre le déjeuner afin de faire la connaissance de notre nouvelle stagiaire. À chaque recrue, un déjeuner offert que personne n'ose refuser. Dans la rue je la regarde marcher. Elle se tient à l'écart comme si elle voulait éviter qu'on lui adresse

la parole. Aline Stiller est son nom. Un chiffre pair, douze lettres dont la première est le A. Un nom empli de silence. Cette fille me plaît. J'aime le silence. J'aime la blancheur de sa peau.

Nous sommes six au restaurant, je m'arrange pour me trouver face à elle au bout de la table. Je la regarde déplier sa serviette et la poser délicatement sur ses genoux. Elle rougit, elle est mal à l'aise, c'est son premier jour de travail, son premier déjeuner avec des collègues qu'elle ne connaît pas.

Elle se déplace à vélo et n'a pas emprunté la ligne 1 ce matin mais ça l'intéresse que je lui raconte l'accident. Elle retire sa veste, le cœur en or et le diamant sont bien à leur place à la naissance de seins minuscules. J'ai offert un bijou semblable à une fille très laide à qui aucun garçon ne parlait, elle m'avait laissé l'embrasser, la toucher. C'était la première fois que je voyais une fille nue, que je posais la main sur le corps d'une fille nue, que je mettais ma langue dans sa bouche. Je m'étais glissé dans le dortoir des filles un après-midi où les autres étaient en sortie, elle avait exigé que je lui apporte quelque chose en échange sinon elle dirait aux autres que j'avais essayé de coucher avec elle. Je ne possédais rien, hormis une petite chaînette en or avec une croix qui portait des traces de dents, un enfant l'avait tenu dans sa bouche, moi peut-être, mais je n'en gardais aucun souvenir. Cette chaînette était tout ce qui me restait de ma mère disparue quelque temps après ma naissance et je l'avais offerte à cette grosse fille laide qui la portait tous les jours et, durant les cours, la tripotait, la mordillait ou la faisait glisser sur ses lèvres. Lorsqu'elle se tenait derrière moi, je rêvais de la lui arracher mais n'osais pas. Chaque matin, je me disais

que j'allais y arriver et n'y arrivais pas. La colère grandissait de jour en jour creusant en moi un trou où j'enfouissais la haine que je ressentais envers cette fille, sans doute de ne pouvoir rien tenter pour récupérer mon bijou.

Aline Stiller est adorable et tout le monde l'adore déjà. Tandis qu'elle est penchée sur la carte, le chargé de clientèle se rapproche d'elle jusqu'à frôler sa joue, puis, se tournant vers moi, me reproche de n'avoir rien de plus réjouissant à raconter à mes collègues qu'un accident de métro.

J'exige d'eux et tout particulièrement du chargé de clientèle qu'ils emploient le vouvoiement lorsqu'ils s'adressent à moi. Le chargé de clientèle tutoie Aline Stiller et, à la manière dont elle le regarde, je vois bien que ça lui déplaît. De plus il est ravi de m'humilier devant la nouvelle stagiaire comme si nous étions deux animaux se disputant la même femelle. Laisse-le pour *une fois qu'il daigne ouvrir la bouche*. Ne trouvant rien à dire susceptible d'éveiller mon intérêt, mes collègues ne me parlent plus en dehors des heures de travail. Je m'efforce de les oublier à défaut de pouvoir les ignorer. Je ne refuse jamais de leur rendre un service mais il ne me vient pas à l'esprit de leur demander quelque chose. Je préfère me débrouiller sans eux, vivre en dedans, replié dans mon trou de silence. Seulement aujourd'hui je n'ai pas le choix et tout compte fait, je ne suis pas mécontent de faire la connaissance d'Aline Stiller. Elle est différente. Comme moi, elle ne leur ressemble pas.

Je n'ose plus évoquer l'accident ni parler de quoi que ce soit avec elle de peur d'essuyer leurs remarques désobligeantes. Le chargé de clientèle

cherche à la convaincre que les hommes ne sont pas supérieurs aux animaux. Ceux qui se montrent les plus féroces envers leurs semblables ont toutes les chances de réussir. Les autres parlent fort de leur week-end, des clients qui exagèrent, d'une émission qu'ils ont vue à la télévision. J'observe Aline Stiller pendant qu'elle fait semblant de l'écouter. À quatre reprises, elle remet et enlève sa veste, elle voudrait fuir mais n'ose pas, regrette déjà d'avoir accepté ce travail. Je n'ai pas besoin de parler avec elle pour comprendre ses réticences, ni de lui poser des questions indiscrètes comme celles du directeur lorsqu'il lui demande d'où vient son accent et pourquoi elle a décidé de monter à Paris.

Son accent lui vient d'un village des Alpes, non loin de Grenoble où des moines fabriquent de la liqueur à base de plantes. Le chargé de clientèle connaît Grenoble où il va faire du snow chaque hiver. Il trouve le snow bien plus excitant que le ski. Se lancer sur sa planche du haut des pistes lui permet *d'échapper au troupeau*. Le chargé de clientèle n'est pas un mouton mais un homme libre. Il aimerait connaître Aline Stiller aussi bien qu'il connaît Grenoble. Tout le monde autour de la table a remarqué les efforts qu'il fait pour se rendre intéressant aux yeux de la nouvelle stagiaire.

Je me sens nerveux, de plus en plus nerveux. Le balancement régulier des jambes nues d'Aline Stiller m'apaise et je finis par reposer le couteau avec lequel, je m'étais mis à tracer des A, le A de Attention en direction du chargé de clientèle. Par bonheur, le déjeuner touche à sa fin. D'un minuscule portemonnaie brodé de perles, elle extrait un billet plié en quatre qu'elle défroisse lentement, pour le service.

Elle ne porte pas de bagues, se ronge les ongles. Quand elle se lève, je remarque ses chevilles flottant dans ses tennis trop larges, sa robe d'été jaune avec des coquelicots bleus ajustée à sa taille. A-t-elle pensé un jour à se jeter sous un métro ou un train ? Aline Stiller est une fille simple et discrète mais cela ne signifie pas grand-chose. Des gens à la vie organisée, des gens qui ne posent de problème à personne se jettent aussi sous un train. Le train les pousse à faire ça comme s'il les appelait sous ses roues. J'ai lu des témoignages à ce sujet, le train vous arrache du quai sans que vous ayez eu le temps de réfléchir. Une centaine d'accidents de ce genre se produisent chaque année en France. Il y a de faibles probabilités pour qu'Aline Stiller en fasse partie puisqu'elle circule à vélo. Faibles mais pas nulles, rien ne dit qu'elle n'empruntera pas le métro un jour. Si elle regagnait sa province à la fin de son stage, cela éliminerait les probabilités d'accident mais je ne la verrais plus et déjà, cette idée m'est désagréable, j'ai l'impression qu'une véritable relation peut s'installer entre nous.

Après avoir échafaudé diverses hypothèses, en fin d'après-midi j'en viens à conclure qu'il n'y avait pas davantage de probabilités pour la femme d'être écrasée ce matin par une rame de métro qu'il n'y en a pour chacun d'entre nous autour de cette table. Il y a toujours un risque qu'aucun calcul ne parviendra à éliminer.

À 18 heures, sur le quai de la station Châtelet, il ne reste plus aucune trace de l'accident. Entre les rails, des canettes écrasées, des paquets de cigarettes vides et au milieu de ces débris, un pardessus ou un morceau de couverture. Ça bouge là-dessous. Tandis que je me demande ce qui va apparaître, la terreur me

cloue au sol. Qu'est-ce que ça peut être ? Un morceau de la femme que la mort n'a pas emportée ? Un rat, un rat énorme, d'une taille bien supérieure à la moyenne. Le métro pullule de rats. Il y a environ quatre rats pour un habitant dans notre pays, ce qui fait deux cent soixante millions de rats mais personne n'a jamais signalé l'existence d'un tel animal. Il doit peser plus d'un kilo. Rat, comporte trois lettres dont un A. Je descends à la troisième station, Arts et Métiers et continue à pied jusqu'à chez moi.

*
* *

Chaque existence a sa propre lettre. La mienne est le A, un A majuscule. On peut compter sur le A. Les mots qui comptent commencent par un A. Mon nom en comporte trois. Le A est mon avenir.

Notre vie est organisée par le grand ordre des lettres et des nombres. Nous existons du croisement de quelques chiffres, ceux de notre naissance et de quelques lettres, celles de notre identité. Ni ces lettres, ni ces nombres ne sont le fruit du hasard mais la marque de notre destin. Si l'on n'a pas compris cela, notre existence nous échappe. Les chiffres, comme les lettres s'imposent à nous. À travers eux, le temps laisse sa marque, inéluctable.

Trafic partiellement interrompu dans les deux sens hier sur la ligne une du métro parisien. À la station Châtelet, en pleine heure de pointe, un accident grave de voyageur a désorganisé le trafic. La victime, selon les témoignages des voyageurs, est une femme

d'environ 45 ans qui s'est probablement jetée sous la rame alors qu'elle quittait le quai.

Le lendemain Aline Stiller est en avance. Nous sommes les premiers à l'agence, elle s'inquiète de savoir si la femme du métro a été identifiée. Je lui fais part des quelques lignes parues ce matin dans Le Parisien. Elle porte une robe blanche, décolletée et toujours la même chaîne en or sur sa poitrine. Surpris par le rouge à lèvres qui barre son visage d'une cicatrice écarlate, ému par l'air de dame avec lequel elle tente de déguiser ce qui lui reste d'enfance, je l'invite à déjeuner.

Aussi étonné qu'elle d'avoir osé, je la regarde un instant sans comprendre, c'est la première fois que je propose à une collègue de partager mon repas. D'habitude je déjeune seul dans une brasserie, à la même table derrière la vitrine, face aux toits de l'Opéra.

Depuis deux ans je vis seul. Les femmes qui ont partagé ma vie, cinq en tout si j'élimine les flirts de l'adolescence, supportaient difficilement ma solitude, essayant toujours de s'immiscer dans ce temps que je ne consacre qu'à moi-même. Elles voulaient connaître les raisons qui me poussaient à faire telle ou telle chose que les autres ne font jamais. Ma solitude les effrayait. Ces femmes rejetaient leur propre solitude et auraient souhaité détruire la mienne. Je me suis lassé ou bien ce sont elles. Nous n'étions pas faits pour nous attendre bien longtemps. Aucune qui ne m'ait fait regretter son départ. Après l'exaltation des premiers jours, au bout de quelques mois il y avait toujours un obstacle pour mettre fin à nos relations. J'ai dû faire intervenir les forces de l'ordre pour me libérer de la dernière, une